

**Vendredi 11 matin au Cultuurcentrum Berchem**

## **PRÉSENTATION**

### **Jean Hurstel, Président de Banlieues d'Europe (Strasbourg)**

L'actualité de la question nécessite qu'on se mobilise : révolte généralisée de jeunes des quartiers en France, émeutes de Birmingham, attentats de Londres. La situation est grave ; des banlieues explosent. C'est un défi européen majeur. Les tentatives de réponses ne sont pas à la hauteur de l'enjeu. Une partie de la société est exclue et se révolte. Il faut réfléchir à des solutions politiques. Nous, nous réfléchissons à l'intervention culturelle.

### **Sarah Levin, directrice de Banlieues d'Europe (Strasbourg)**

Après des remerciements à tous les présents et aux partenaires, sont données des informations sur le programme. Une incitation aux échanges pendant le colloque, mais aussi un débat en ligne, notamment à partir des prises de notes et des synthèses faites par Marie Virolle, du CNRS (Nice) et Patricia Feldman de Belfast.

### **Myriam Laeven (Centre culturel Berchem)**

Ce Centre culturel est un lieu spécial, où les différentes cultures se rencontrent : danse, musique, résidences, comme la compagnie Moussem. Plate-forme de la diversité, à l'image de la mixité culturelle de la Ville.

### **Mohamed Ikoubaân (Centre culturel Berchem, Organisation « Moussem »)**

Moussem est issu de la communauté marocaine.. Son travail est parti de la « diversité visible » (N. Sarkozy sur Fr2). Cette diversité n'est pas visible dans la salle. ! On va encore parler des autres mais on ne va pas parler avec eux. On va parler des banlieues mais pas avec les banlieues.

Moussem c'est la culture marocaine, berbère, musulmane, africaine. Il s'agit de rendre visible cette culture à Anvers. Un Moussem est une fête populaire où l'on peut se rencontrer. Après 40 années d'immigration de la communauté marocaine et turque, on parle d'« allochtones », ou de « nouveaux Belges ». Nous sommes issus de cette génération de nouveaux Belges. Nous souhaitons que notre culture d'origine fasse partie de la culture de cette ville. Nous sommes citoyens, nous payons des impôts, nous avons donc le droit de présenter notre culture dans les Maisons. Culturelles. Nous avons remarqué que dans ces maisons peu de choses pouvaient intéresser notre communauté. Nous voulons continuer à surprendre la population avec des choses qu'ils ne connaissent pas. Nous voulons être une fête. Cette ambiance est très importante. Notre communauté n'a pas l'habitude d'aller au théâtre, etc. Il faut donc trouver d'autres formules.

Il y a un aspect politique qui angoisse dans certains quartiers : radicalisation des population allochtones, rigidification de certains quartiers vers la droite. La religion semble une solution de repli identitaire. Nous, nous présentons une autre image : celle, plus large, de l'identité : berbèrité, islam, africanité, mais aussi culture urbaine, flamande, etc. Nous essayons d'être une plate-forme pour l'échange entre divers types de public. Nous donnons aussi des représentations pour les enfants. Outre nos deux festivals annuels, une diversité de contacts a lieu (théâtre, danse, etc.). Nous essayons aussi de nous occuper de l'artistique social : ateliers, photos, arts plastiques. Nous sommes reconnus à partir de 2006 comme festival au niveau du Décret des Arts : c'est beaucoup mieux que de rester cantonné aux politiques d'intégration. Nous sommes maintenant un festival parmi d'autres (pas marocain ou arabe mais FESTIVAL, à l'égal du Festival de jazz, etc.). En 2007 nous aurons le Musée d'Art contemporain d'Anvers pour le Festival Moussem. C'est le Musée qui va s'adapter à nous. Nous ne voulons pas rester dans la marge.

### **Débat :**

**J. Hurstel :** Ne vous trompez pas : il y a des gens des banlieues parmi nous. Pas au faciès ! Pas au quota ! Attention !, « multicultural » s'applique à chaque individu de cette société : par l'enfance, les apports familiaux, l'école, les expériences. Tout le monde est dans une identité dynamique. Rimbaud a dit : « Je est un autre ». On est toujours l'autre de quelqu'un.

## INTRODUCTION THÉMATIQUE ; POINTS DE VUE DE CHERCHEURS

### **Sara Wilmet Service des aspects transversaux et internationaux de la Culture, Direction générale de l'Éducation et de la Culture,, Commission européenne**

L'identité culturelle européenne s'est bâtie sur une Histoire commune. Les 150 millions d'habitants présentent aussi une diversité culturelle. Notre devise est : « Unité dans la diversité ». C'est pour la première fois, une Convention internationale défendant la diversité culturelle (UNESCO) est mise en œuvre (actuellement, c'est l'étape de ratification). Cette convention fera alors partie de l'acquis communautaire. La Communauté européenne c'est de multiples cultures, intra et extra-européennes, par les effets combinés des élargissements successifs mais aussi des flux migratoires. Divers programmes prennent en charge cet aspect : Culture 2000 et le futur Culture 2007, Programme Erasmus et Leonardi Da Vinci. Il y a aussi le Domaine de la Lutte contre les discriminations.

L'UE encourage le dialogue entre peuples et cultures, par exemple par le MEDA (dialogue interculturel méditerranéen), ou le programme Sud Caucase, etc).

2008 sera l'année européenne du dialogue interculturel. Elle fera la promotion d'une citoyenneté active et ouverte sur le monde (Éducation, Culture, Jeunesse) Des comités nationaux de sélection sont à l'œuvre pour la préparation dès maintenant.

### **Eric Corijn, chercheur à l'Université flamande de Bruxelles**

En tant qu'« académique », j'ai une autre perspective. Je considère la culture comme moyen d'expression. En Flandre, depuis 5 ans il y a un débat sur le lien social et la culture. L'intégration (ou inclusion) doit être vue par rapport aux pratiques culturelles d'une société ; c'est la participation à l'offre culturelle existante (cette dernière partie de la phrase n'est jamais prononcée). La mixité sociale, l'intégration sociale devraient se faire par une participation culturelle. Cela pose d'emblée le problème de l'espace culturel : englobe-t-il toute la société. Chaque être humain est culturel. Toute pratique sociale est basée sur une culture partagée. Mais 1/3 de la population ne participe pas à l'activité culturelle. Aucun art ne fait vraiment lien social. La culture commerciale attire beaucoup plus de monde. La participation culturelle la plus générale, c'est regarder la TV. L'offre culturelle, c'est la culture de consommation (structure de référence). Quant à l'intégration et à l'exclusion, la question serait donc : comment intégrer tout le monde dans cette façon de voir le lien social et la culture ?

De quoi parle-t-on exactement quand on parle de la Culture (cf. Williams) ? On peut la voir d'abord comme un élément social : la culture « incorporée » (le racisme naît souvent de cette incorporation). Mais on peut l'envisager d'une autre façon : les expériences de vie doivent être « documentées » d'une certaine façon. Ces artefacts forment tout le registre culturel d'une société. Une sélection se fait par des opérations étatiques, de groupes dirigeants. La sélection de ces éléments fait l'identité, le « nous ». Toutes les nations sont formées par un État. La vie réelle des gens est reliée à un registre de culture documentée, qui correspond à une structure pyramidale, hiérarchique. L'effet de déterritorialisation (et pas seulement les migrations) fait qu'il y a une concurrence entre les « traditions sélectives ». La ville et l'urbanité ont fait que la fragmentation des styles de vie, la déconstruction des liens nationaux sont maintenant très grands.

Certaines expériences sont beaucoup moins « documentées » que d'autres. Il y a un fort déficit de production culturelle pour certaines cultures. Comment peuvent-elles avoir une entrée dans cette construction imaginaire des sociétés ? On constate un manque d'ouverture de la culture dominante dans ses processus de sélection. Il y a aussi une non participation culturelle par résistance.

Il faut sans doute réfléchir à un niveau post-national. Mondialisation = urbanisation. La condition humaine est maintenant une condition urbaine. Il s'agit donc d'inventer une démocratie urbaine. La culture urbaine est une culture construite (non donnée). Les urbains ne partagent pas de racines. Ils n'ont pas d'histoire commune mais une destinée commune. Le lien ressort du projet. Il est nécessairement métissé, hybride, forcément interculturel. En ville, il ne faut pas faire du lien sur du commun mais sur de la différence. La fusion est imaginaire, de type « amoureux ». Cela ne peut être ni mandaté, ni représenté. Le lien n'est pas dans la consommation mais dans la construction de la production de la culture.

Quel est le rôle de la proximité ? Pour devenir citoyen du monde, il faut vivre l'expérience de la proximité. Il y a de moins en moins de lien social réel mais il faut imaginer une société (cf. Castoriadis : construction imaginaire de sociétés), par des projets urbains, artistiques par exemple. S'il n'y a pas de culture déjà existante où s'insérer, il faut inventer. Le politique doit garantir la culture émanant de tous les styles de vie.

Actuellement la xénophobie est assez dominante. Il convient de donner les moyens aux communautés de reproduire leur culture, tout en les incitant à ne pas faire du folklore, afin d'innover, d'ouvrir, de pratiquer une « modernisation » de l'intérieur. Beaucoup de ces cultures sont racontées de l'intérieur, de façon close, plus close que dans les pays d'origine. Les villageois émigrés n'ont pas trouvé encore les moyens de devenir des urbains. Il s'agit donc de développer les identités en les adaptant.

Aucune communauté ne peut s'imaginer être « la » plate-forme culturelle. Le tout n'existera plus. Tout ce qui est essentialiste doit être ouvert, confronté. Ainsi se développe l'interculturel. Quelle est la nouveauté qui peut surgir de la différence, quand nous devenons de plus en plus des « individus » et non des individus ?

L'identité devient de plus en plus déterminée par des lieux. Les cultures différentes liées à des espaces-temps. Le siècle des lumières a imaginé la possibilité de vivre ensemble sans partager la religion (même si une grande partie de la population

mondiale n'en est pas encore là). Au XIXème siècle l'État nation a remplacé la religion par la culture. Le XXIème siècle doit être un nouveau siècle des lumières pour réfléchir la séparation entre les États nations et la culture (comme on avait séparé les églises et l'État) afin d'accéder à une liberté de culture, comme on a gagné une liberté de religion..

### **Stéphane Vibert, chercheur en Sciences Sociales, Université de Montréal**

« Les paradoxes de la différence » : le pluralisme culturel est-il compatible avec la démocratie ?

Le pluralisme culturel est un concept-piège. Pourtant je suis contre les monismes, les exclusives, les assimilationismes, etc. Attention que ce pluralisme ne soit pas un mot de passe, un étendard.

Quel est le degré et la nature de pluralisme culturel que peut accepter une démocratie ? Quel est le maximum de diversité possible sans remettre en cause le « être ensemble » de la démocratie ?

Démocratie/Politique/Culture :

1. Quelle auto-interprétation des sociétés libérales actuelles ?

2. Une réelle pluralité peut difficilement constituer une valeur en soi car la possibilité conflictuelle est plus grande que l'harmonie.

La modernité politique s'est élaborée dans le sillage des guerres de religion en Europe : stricte sécularisation ou disjonction du politique et du religieux. Dans le pluralisme, le religieux n'est plus une forme de société mais une croyance individuelle. Les structures historiques, remises en question, ont intensifié l'individualisation. Les individus sont en phases de connexions successives, éphémères.

Pour intégrer les acteurs oubliés du système, il s'est produit une réification des cultures identitaires, cela en vue d'un rééquilibrage. Et cela a donné un folklore pour classes cultivées. C'est la juxtaposition d'associations volontaires ou l'individu doit pouvoir confronter ses choix et faire son marché. Cela conforte l'idéal consumériste.

Le politique n'est pas neutre à l'égard des spécificités culturelles. Il y a toujours une définition normative du bien commun. Le pluralisme culturel poussé à bout aboutit à une mosaïque, une fédération instable.

Les normes collectives s'établissent par exemple sur le choix des langues parlées dans les affaires publiques, les fêtes, les jours fériés et aussi le permis et l'interdit. Le libéralisme permet le débat et permet en principe le séjour citoyen sur le territoire. L'inclusion égalitaire citoyenne s'est généralisée et les dommages subis par certaines catégories ont été « réparés ». Le respect des Droits de l'Homme s'est battu contre des « Droits incompatibles » associés aux rituels des pays d'origine (excision, voile, etc.). Des groupes sont jugés « sectaires », « fondamentalistes ». Certains droits de l'Homme seraient-ils contre d'autres droits de l'Homme ? On voit surgir des contradictions. La politique culturelle réfléchit sur elle-même.

L'existence anthropologique de l'homme a à nous apprendre sans verser dans le relativisme absolu. Le pluralisme se traduit aussi par la confrontation, l'acculturation, la douleur, la perte. Il ne faut pas céder à l'illusion que la diversité est extensible à l'infini. Avant, les différences s'inscrivaient dans une hiérarchisation. Les voisins pouvaient être « pous ou rois ». Se constituer comme « soi » sans exclure l'autre (cf Castoriadis), est-ce possible ? Levi-Strauss montre que se tenant pour diverses des sociétés se sont ignorées sans mettre en péril leur existence relative.

## **CULTURES, MÉMOIRES ET INSTITUTIONS CULTURELLES**

**Modérateur / Francis Kochert *Le Républicain Lorrain* (France)**

### **Lucie Vangerven, office du tourisme d'Anvers : Red Star Line Mémorial, à Anvers.**

Le projet vient de démarrer : nous venons juste de choisir l'architecte. Red Star Line Mémorial, à Anvers veut témoigner de l'histoire de millions de personnes qui entre 1870 et 1930 ont abandonné tous leurs biens pour partir en Amérique. C'était une période de famine, d'épidémies, de pogroms en Europe de l'Est. Les navires étaient devenus des vapeurs (plus de confort et de sécurité). Le tourisme commençait aussi à se développer en 1ère et 2ème classe. Dans les bas-fonds du navire, il y avait les émigrants. Les 3<sup>ème</sup> classe passaient un examen médical, étaient désinfectés (vêtements, bagages), puis devaient se rendre dans des hôtels de quarantaine au centre ville où ils restaient 48 heures. C'est l'histoire de famille déchirées (ceux qui partaient, ceux qui restaient), des histoires de décès, etc. La ville d'Anvers était un lieu de rencontres de cultures, même pour des délais courts.

Les bâtiments du Red Star Line existent toujours. La ville d'Anvers les a rachetés cette année. Cette partie importante de l'histoire d'Anvers devait être sauvegardée et ouverte au public. La Red Star Line est importante pour développer l'histoire sociale de l'Europe et des Amériques. C'est aussi un lieu de mémoire émotive. L'ancien quartier portuaire d'Anvers est en train d'être réhabilité. Nous voulons mettre l'accent sur la valeur émotive de cette compagnie. La visite se fera sur le mode de l'expérience (le MAS — musée), lui, mettra en valeur la connaissance.

A New-York (qui considère le projet comme très important), une présentation du mémorial se fera en avril, assortie d'une collecte de fonds privés américains. L'ouverture du Mémorial est prévue pour 2009.

### **Nick Lane, Archives Libraries Museums of London**

Il s'agit du secteur de la documentation de l'histoire.

À Londres, où 1/3 des habitants sont d'une origine ethnique différente, on parle de diversité ethnique plutôt que culturelle. 7 millions d'habitants, plus de 300 langues, 14 religions. Dans certains quartiers ce sont des majorités ethniques.

Une Agence de développement stratégique, pour promouvoir archives, bibliothèques et Musée et accessibilité au public, est financée par le gouvernement.

Ce réseau des bibliothèques, archives et musées sert-il la diversité ethnique de Londres ? Une enquête a été menée : les collections et activités n'arrivaient pas à atteindre le but de refléter la diversité ethnique et culturelle. La plupart des personnes enquêtées n'incluaient pas dans les collections ou expositions des éléments sur les cultures africaines ou arabes par exemple. Le personnel était d'origine britannique à 98%.

Un rapport séparé sur les utilisateurs montre que 1 visite sur 5 vient de personnes d'origines ethniques minoritaires.

Le défi pour le secteur des Musées doit être de promouvoir les liens entre les gens, les lieux et leur passé. Il faut autant que possible intégrer cette problématique au noyau dur des activités muséales, et non mener des initiatives ponctuelles.

Nous travaillons en termes de stratégie. La Great London Authority a créé la Commission sur le patrimoine africain et asiatique. Le « Pivot londonien » mène aussi une activité pour travailler en jonction avec les communautés : recueil de collections, méthodologie pour ouvrir les collections, remise en question des catalogues. Le Musée de Londres fait partie de ce « pivot ». Il y a une recommandation de « thèmes-clés » et un principe : travailler avec la communauté et non seulement pour la communauté.

Le rapport « Patrimoine partagé » de la GLA fait des recommandations sur le leadership, la diversification des tâches des responsables, les partenariats nouveaux, les nouveaux publics, afin de partager les « meilleures pratiques », de développer la diversité des collections, et de développer les patrimoines locaux.

Le froid est tombé et les contacts avec les communautés avancent.

### **Fanny Servole, Cité Nationale de l'Histoire de l'Immigration (Paris)**

La Cité a été lancée en juillet 2004 par le 1<sup>er</sup> Ministre. L'ouverture des portes est prévue pour avril 2007. Le Président actuel de la Cité est Jacques Toubon. C'est une vieille idée de plus de 15 ans des associations et universitaires qui souhaitent un Centre de ressource sur l'histoire. Mais la Cité a une autre dimension : culturelle. Ainsi se fera l'installation de collections permanentes de 1820 à nos jours. Ce sera aussi un lieu de rencontres, de diffusion de spectacles vivants, d'expositions éphémères. C'est assez original dans le paysage français car l'immigration est ainsi « sorti » du traitement social pour s'ancrer dans une démarche culturelle. (partenariat du ministère de la Culture, de celui de la Cohésion sociale, et de celui de l'Éducation nationale). Le projet se mène en pôle avec les réseaux et relais travaillant sur l'immigration. Il a pour but de consolider la cohésion sociale : raconter l'histoire de l'immigration c'est raconter l'histoire d'1 français sur 5.

La Cité s'inscrit dans une politique gouvernementale, mais elle n'est pas ponctuelle, ni neuve, ni symbolique, donc peu liée aux événements actuels. Mais elle permettra peut-être de mieux les comprendre, mieux les expliquer. Nous n'aurions pas manqué de mettre en place des conférences à cet effet si nous étions ouverts... Beaucoup de médias nous ont demandé de prendre position... Mais, bien évidemment, il serait illusoire de se présenter comme une solution aux problèmes des banlieues.

La Cité a pour objectif de s'adresser à l'ensemble de la population. La demande est que tous soient des acteurs. Le projet est construit avec tous ceux qui travaillent sur ces thèmes. 350 personnes ont été réunies : universitaires, administratifs ; un forum des associations (80 associations au départ) est mis en place ; des réunions régionales d'information se tiennent. Au total 5000 contacts, 500 projets recensés sur site internet. De très nombreuses actions pourront être co-produites par la Cité ou le réseau.

On trouve des musées de l'immigration dans divers lieux (par exemple Sao-Polo, New-York), dans divers endroits en Europe, mais le travail systématique de recension des actions au niveau européen n'a pas été vraiment fait.

### **Bernard Focroule, Théâtre de la Monnaie (Bruxelles)**

Nous avons beaucoup de raisons d'être modeste : la culture est très largement impuissante à résoudre les problèmes socio-économiques de notre temps (« L'art peut-il sauver le monde ? »). L'opéra est un art qui peut être d'exclusion.

Cependant, nous devons être ambitieux : renforcer le rôle de l'art et de la culture dans le monde de l'éducation, de l'associatif. Dans le domaine des arts savants (dont l'opéra), il y a un risque de considérer que la redynamisation doit se faire en dehors des institutions. L'art contribuera à améliorer les fonctionnements sociaux. Nous sommes dans une attitude de résistance par rapport à un certain nombre de phénomènes mondiaux. Nous devons nous rapprocher, nous associer, etc.

Plus de trente nationalités travaillent à la Monnaie sans parler des artistes invités.

Il y a une dizaine d'années, un groupe d'ATD Quart-Monde voulait voir un opéra. Puis ils ont monté une chorale, un concert, un enregistrement, un CD, dans un aller-retour avec le quartier. Puis un projet de théâtre (Les ambassadeurs de Londres) est né. L'opéra a donc été un lieu de passage.

« Un pont entre deux Mondes » est maintenant un secteur d'activité du théâtre de la Monnaie. De nombreuses actions sont menées : place du chant dans les activités d'alphabétisation (berceuses, chants de travail, etc.), échange, écoute, travail en hôpital. Une chorale est ouverte aux personnes volontaires, avec des espoirs de concerts. Nous faisons aussi une formation d'intervenants pour que le travail d'intervention puisse se démultiplier. Nous avons des projets avec le monde scolaire et para-scolaire. Une programmation « Nouveaux horizons » a vu le jour (une maison d'opéra ne peut se replier sur elle-même) : des groupes issus de différentes cultures chantent à La Monnaie ; le jazz est aussi présent dans la Maison d'Opéra.

Le travail à la marge du répertoire nous a permis de relire le répertoire sous l'angle de la diversité culturelle et nous avons constaté que de nombreux ouvrages portent la marque de clivages sociaux ou de la relation Occident/Orient, par exemple.

#### **Débat :**

Q : (à Nick Lane) : Pourquoi « Blacks » et « Ethnics » ?

R : A Londres la distinction entre « Blacks » et « Ethnics » est officielle, Cette terminologie n'a pas encore changé.

Q : (à Lucie Vangerven) : contacts avec les autres associations ou autre ?

R : Pas encore de vrais réseaux. Mais les différentes populations seront les bienvenues

Q : (à Fanny Servole) de Tacticollectif Toulouse) : De nombreuses questions restent pendantes sur la Cité. C'est un projet qui réfléchit dans un état d'esprit qui est toujours le même : les apports de l'immigration à la construction du pays et de la nation. « Leur histoire est notre histoire », slogan de la Cité. Le lieu choisi pour la Cité est un ancien Musée de type colonial (Musée des Arts africains et océaniques). En France l'immigration liée à l'histoire coloniale, en général. Par exemple, la Loi du 5 février pour enseigner les bienfaits de la colonisation à l'école !

R : Le projet n'est pas immuable, et il y a des précautions à prendre. Le lieu est classé monument historique. Nous ne voulions pas de lieu relégué. Et puis, c'est retourner le symbole. Pour la loi du 5 février, une pétition circule pour la faire abroger.

Q-commentaire (de Marie Virolle) : Toute structure qui va globalement « dans le bon sens » doit être appropriée par ceux qui sont concernés pour la pousser, l'habiter, la dynamiser. La Cité sera aussi ce que nous en ferons. La démarche qui a été suivie jusqu'à maintenant, de création de réseau paraît favorable, mais il faudrait que les pouvoirs publics y investissent beaucoup plus en termes financiers.

Q-Remarque : Peut-être faudrait-il changer l'intitulé de la Cité et l'appeler « Cité des Migrations », ce qui nous placerait plus en symbiose avec le 3<sup>ème</sup> millénaire.

**15 heures**

## **PROJETS MULTICULTURELS OU INTERCULTURELS**

**Animation : Yvette Lecomte Ministère de la Communauté française de Belgique**

### **Myriam Stoffen, Zinneke Parade**

#### **Luc Mishalle, musicien, Bruxelles (Belgique)**

**Myriam Stoffen, Zinneke Parade** est né en 2000. C'est un projet socio-artistique qui essaie de dire l'urbanité. Il questionne le « vivre ensemble » à Bruxelles, dans une grande diversité culturelle. La langue ne structure pas la réalité des identité bruxelloises, contrairement à ce qui apparaît au niveau institutionnel.

Il se construit sur 2 ans (Biennale) dans différents quartiers de Bruxelles, en collaboration avec des artistes. Des projets « paradables » émergent et se mettent ensemble dans une grande parade dans les rues de Bruxelles. Ainsi se produit une invasion des quartiers au Centre Ville.

**Luc Mishalle :** Nous essayons de faire des productions artistiques de haut niveau. Certes, chaque artiste doit trouver son chemin et l'on peut prendre diverses voies. Par exemple, l'un des projets est la « fanfara » (de « fanfare », forme de musique populaire européenne, et « fara », instrument de musique marocain). Il y a plus de 30% de gens d'origine marocaine à Bruxelles.

La question de départ était : comment faire chose de Belge et de mixte ? Le Zinneke est d'abord une fête : parade, costumes, trompettes, chorégraphies. Certains instruments sont typiquement traditionnels issus d'autres cultures : la ghaïta, les mariachis, etc. Mais on a aussi fabriqué nos propres tambours, les ghaïtas ont été remplacés par des instruments bretons, pour un peu les européeniser... Les écoles de solfège et de musique des quartiers, des Maisons de la culture ont composé les morceaux. C'est une musique de rue, qui fonctionne bien dans la rue. Fanfara a tourné encore pendant cinq ans avec des musiciens semi-professionnels, et terminé la saison avec « Bruxelles bravo » l'année passée, en collaboration avec des musiciens de bombarde bretons.

Un autre groupe, « Aka Daka », fonctionne avec des saxophonistes, sur fond de musique marocaine. Dans la culture urbaine, il y avait un réseau de fanfares et d'harmonies, qui s'étiolait au fil des années. Il n'y avait aucun africain ou marocain dans les fanfares. Comment se faisait-il que cela évolue ainsi et comment redresser le tir ? Nous avons créé une nouvelle harmonie qui ait du sens à Bruxelles en ce moment, avec un répertoire nouveau, avec de nouveaux musiciens et des percussions marocaines. Ce groupe a tenu pendant 7 ans (1998-2005). Ce n'est pas toujours facile de conjuguer les gnawas et les musiciens académiques. Il est important de réfléchir constamment comment créer une nouvelle culture pour la ville de Bruxelles. Dernièrement, des musiciens berbères jouaient un style Ahwache, de village. Comment faire de la musique urbaine avec de la musique de village ? Comment relier une culture populaire aux habitudes occidentales ? Comment relier aussi l'individu et le groupe ? Comment faire participer les gens ? Comment faire de la culture une fête ?

#### **Débat**

**Yvette Lecomte :** On voit à travers votre projet comment les discussions peuvent se faire autrement qu'à travers le langage verbal, comment on peut dépasser les mots dans les formes artistiques. La musique gnawa est une musique « d'esclaves »

noirs. Il y a là aussi une réflexion sur les migrations musicales. Une question pour le débat : vous avez réutilisé les notions de musique populaire de culture populaire, cela me paraît important en matière d'égalité et de reconnaissance culturelle.

### **Giovanni Magnano, Città di Torino (Italie)**

Projet « Périphérie » (Turin)

Cette situation de Turin est une « anomalie » en Italie, très intéressante ces temps-ci. La ville a accordé une attention particulière aux zones périphériques en difficulté, en misant sur le fait que les périphéries sont en fait le cœur de la cité, son avenir.

Les quartiers en crise a été l'objet d'un réseau pionnier à Turin avec le maire jusqu'en 2000, par un programme de régénération urbaine. C'est une expérimentation de faire marcher ensemble l'amélioration de l'environnement et la reconstruction d'un réseau socio-culturel et socio-économique. Il s'agit d'une approche intégrée, avec participation des habitants. Un effort important de l'administration publique a été fait pour changer de mentalité. Il faut de petits territoires de 5 à 10 000 habitants. Il faut faire collaborer les associations et les partenaires publics et privés de tous secteurs. Il faut très bien connaître la réalité de la ville. Une enquête particulière a été faite sur la situation scolaire, la structure économique, etc. Les enfants, les familles, les âgés, les chômeurs ont été privilégiés dans cette démarche. Les quartiers difficiles et en crise ont été identifiés. Nous gérons 16 zones, et 8 programmes de développement local sont complètement pris en charge par la ville. On cherche à transformer les difficultés en ressources. Une rivière devient prétexte à un parc. On peut chercher un équilibre différent dans les bâtiments, ou les détruire. Les projets sont de longue haleine (8 à 10 ans). Le développement économique est aussi un moyen de faire dialoguer les différentes cultures. La participation des habitants est indispensable. On va les chercher et on réalise un réseau de services de proximité. Il y a des besoins : porter les services quotidiens aux 2 bouts de la rue où l'on habite. Dans certains quartiers de très nombreuses nationalités cohabitent. Les enfants sont un bon indicateur. Une ville à mesure d'enfant est une bonne ville. On a aussi réhabilité les grands-pères et grands-mères. On a cherché à faire dialoguer et jouer les habitants ensemble en tant qu'individus et non comme représentants de tel ou tel groupe. Pour la sécurité on a réalisé des dialogues avec les forces de l'ordre. On a créé des espaces à la périphérie qui deviennent des pôles intéressants. Nous avons beaucoup communiqué. On engage 100 000 habitants sur 1 million et il faut le faire savoir aux autres. Dans ce grand projet, la ville voulait retrouver une condition de vie capable de permettre le développement des individus. Les habitants voulaient autre chose que de la technique (jardins, rue, lumière, etc.), ils voulaient de la culture, et voulaient la produire.

Il existe un rapport très fort entre la culture et l'inclusion sociale. Nous avons produit des livres avec les habitants autour de la mémoire, avec ce qu'ils possédaient chez eux comme archives. Ils sont distribués dans toute la ville et beaucoup de gens les demandent. Nous avons redécouvert les noms des lieux. On a recréé des milieux divers dans la ville, pour en faire une ville polycentrée. Les réalités dépassent la statistique. Pour donner de la dignité aux habitants il faut écrire l'histoire et les histoires. Le théâtre aussi a été une réponse pour produire de la culture. Avec l'université et avec l'agence d'habitat nous avons bâti du théâtre social et de communauté. Un jumelage avec la ville de Glasgow a permis des échanges entre les compagnies. Des ouvriers, des chômeurs ont demandé à pouvoir chanter des romances en forme d'opéra. Des espaces ont été donnés à une compagnie pour réaliser une salle polyvalente. Des femmes ont monté des cafés littéraires. Des micro-installations ont été montées, des événements, des localisations d'œuvre d'art ont été faites par les habitants eux-mêmes. Une maison de l'histoire du quartier a été conçue dans une vieille église. Il y a eu aussi la réhabilitation de vieilles fermes qui subsistaient dans l'espace urbain. Un projet est en cours : un centre de l'habitat social, en relation avec le Musée de l'environnement, où l'on pourra voir tout ce qui a été mis à jour de la mémoire des quartiers de Turin.

### **Salah Mokrane, Tayeb Cherfi, Tactikollectif, Toulouse (France)**

#### **Salah Mokrane**

Ce qui se passe dans nos quartiers à Toulouse jette une lumière particulière sur tout ça.

Dans les années 80 est né un grand mouvement de revendication pour l'égalité des droits. Nous l'avons accompagné d'une action associative à visée culturelle dans un quartier d'habitat populaire et immigré et gens du voyage au Nord de la ville. On était dans une logique de participation au cadre des politiques publiques (Politique de la ville). Au bout d'une quinzaine d'années on a tiré un bilan plus que mitigé de ces pratiques institutionnelles et notamment du respect de la démocratie. On a décidé de créer un tournant dans notre action associative : nous ne serions plus jamais contraints pour des questions politiques et financières dans notre liberté de parole. Nous voulons contribuer à ce que le lien se fasse entre des acteurs culturels (dont les artistes), des acteurs sociaux (les militants associatifs) et les habitants. Les artistes considéraient souvent qu'ils étaient instrumentalisés. Tous considéraient qu'ils étaient en marge du débat politique, qu'ils étaient objet problématique. Il faut que ces questions remontent dans la hiérarchie des questions politiques : la question des discriminations, par exemple. Ras-le-bol du mépris et du racisme institutionnel ! Ras-le-bol d'être considéré comme des indigènes, des citoyens de seconde zone !

Nous avons fait des disques, livres, spectacles, autour des luttes, et de la transmission de la mémoire des luttes : des chants de lutte et de résistance, comme « Motivé », avec la liste qui l'accompagnait pour porter haut la question des quartiers, avec Zebda qui vend un million de disques. Ce chant de la mémoire de l'immigration, on l'a fait comme désir de donner à voir et à entendre à tous les publics, cette histoire, et ce que c'est que d'être héritier de cette histoire. Voir aussi l'impact de l'histoire coloniale, sur les discours et pratiques de la République.

Avec leur action violente, ces jeunes ont obtenu le dégel des crédits que nous n'avons pas pu obtenir pacifiquement et démocratiquement depuis 3 ans ! Comment leur expliquer que c'est nous qui avons les bons moyens d'action ?

Il faut voir les limites du discours universaliste « blanc », très puissant dans l'histoire française (cf ouvrage : *Culture coloniale, la France conquise par son empire*).

Un festival, « Origine contrôlée », est en préparation pour cette année.

**Tayeb Cherfi** : Comme on l'a dit ce matin, la salle ne me paraît pas très colorée ! Même moi, je ne suis plus dans la banlieue. Les citoyens des banlieues n'ont qu'un rêve : en partir !. Même quand on avait des débats au Mirail, on n'était pas très mélangés. On parle des banlieues on parle pas avec les banlieues. Il faut décoloniser les esprits. C'est urgent.

### **Christine Ramel, Les Caravanières venues du Sud, Lyon (France)**

#### **Association « Femmes contre les intégrismes »**

Nous sommes parties d'une action citoyenne qui nous a menées sur un terrain social, puis sur celui de la culture. L'association est née il y a dix ans en allant en Algérie où l'on a découvert le Code de la Famille. Et on a pensé que ce pays excluait la moitié de sa population ! Chez nous on connaissait la même histoire : depuis 1789 l'universalisme « blanc » ne concernait pas non plus les femmes !!! Il a fallu attendre une ordonnance de 1944.

Sur le terrain, il n'y a pas que la loi, il y a les pesanteurs de la société. Des associations dans les trois pays du Maghreb se battent. Il y a des conséquences en France (et ailleurs) de ces législations : polygamie, mariages forcés, etc.

En tant que citoyennes on voulait l'égalité des droits en France et que la loi soit respectée.

On a découvert le fossé entre les militants là-bas et les gens ici. Les plus « avancés » dans les pratiques sociales ne se trouvaient pas toujours où l'on croit. Dans l'immigration, on reste parfois sur des valeurs crispées, régressives, archaïques.

On a organisé des caravanes en France, sur le modèle du Maroc, où elles essayent de sensibiliser aux Droits mais aussi, là-bas, sur l'alphabétisation, la santé, etc. On a fait venir ces caravanières de là-bas, et elles ont parcouru la région Rhône-Alpes, pour sensibiliser aux Droits, et il y avait des actions culturelles.

Le second volet de notre action, c'est « croiser les regards » ; Ces caravanières ont été étonnées de la situation ici, en matière de repli identitaire et de nos sociétés émiettées, de l'importance du religieux, de la « mauvaise éducation » des jeunes, par rapport aux valeurs humaines traditionnelles.

Les associations relais dans les quartiers, des juristes, des artistes, les accueillent.

Le langage artistique fait partie des Caravanières qui agrègent les artistes des territoires traversés et les projets culturels des associations : diffusion culturelle (Sapho, Saouad Massy), des conteuses, des ateliers d'écriture, Mais la caravane elle-même n'a pas de production.

Par ailleurs, la francophonie porte des valeurs de diversité culturelle et l'autre rive en est demandeuse.

#### Débat :

Q : Jean Djemaad (Compagnie BlackBlancBeur, Paris) Il y a un problème dans l'émancipation politique des « minorités » qui se reflète dans les assemblées françaises, c'est maladroite de le transposer ici. Ça ouvre sur la question de la représentation et de l'émancipation au sens large.

Q : (Kamel, Les Bergers) On utilise l'outil théâtral dans les banlieues. Je suis comme Tayeb, je trouve qu'il n'y a pas beaucoup de jeunes et pas beaucoup de couleur ici. C'est l'art qui m'a donné un autre regard sur le monde. Beaucoup de jeunes sont attirés par l'outil théâtral.

Q : (Yvette Le comte) Qui ose parler ? Qui ose parler pour soi ? Et pour les autres ? Qui pour soi et les autres ?

Q : L'un des symptômes d'une crise c'est l'absence des personnes concernées. Si Tayeb et Mohammed n'avaient rien dit, on serait rentrés content de soi. Mais là ce n'est plus possible. Il faut réfléchir à comment faire participer, ici en Flandre, les « allochtones » à ce genre de débats. Il faut ouvrir les institutions de pouvoir à d'autres voix.

Q : (Claude Renard) Le lien social, ce n'est pas forcément la paix, ou la cohésion, c'est déjà le débat, le lien de parole. Un débat riche de nos positionnements différents. Nicolas Frise dit : « Ne me libérez pas, je m'en charge ». « Des conversations démocratiques » (Hanna Arendt) ne sont pas forcément pacifiées. Parfois aussi dans nos actions de terrain, les habitants ne sont pas là.

Q : (Fernanda Leite) Concernant la représentation politique des populations, la réalité de l'exercice des droits est très décalée. Mais l'espace public commun est l'espace de tout le monde. C'est une agora où les paroles s'entrechoquent parfois, mais au-delà de chaque communauté. Les citoyens incarnés parlent toujours de là où ils sont mais vers le commun.

Q : (Reponsable volet culture de la Politique de la Ville à Lyon) Voici 15 ans qu'on travaille dans ce secteur des politiques culturelles. Le budget de la Politique de la ville c'est 3 pour 1000 des budgets culturels ! Quand on a commencé à porter ce combat-là, chacun essayait de trouver des arguments pour se défilier.

Au théâtre de la Monnaie, on a l'exemple positif de ce qui peut se faire. En France, on a un vrai problème. On a gâché beaucoup de possibilités et nos réseaux sont cassés, les promesses n'ont pas été tenues, et il faut reconstruire les choses.

R : (Tayeb Cherfi) Les politiques en France ont abandonné ces quartiers depuis longtemps.

R : (Yvette Lecomte) Profitez de ces rencontres pour comparer les situations (Turin, France, Bruxelles).

**Samedi 12/11**  
**9h30-11h30 RENCONTRE DES CULTURES**  
**Modérateur : Bruno Verbergt (ville d'Anvers)**

Dans notre travail, il ne s'agit pas du départ mais de l'arrivée. C'est une métaphore trouvée dans la musique Pop : elle a un back-ground mais elle arrive quelque part. Quand on parle de la diversité culturelle il faut penser à là où tous les gens sont arrivés, et travailler ensemble. On dit ici « éducation communautaire ».

En Flandre le théâtre a eu un mouvement radical dans les années 80 : on est sur scène, on n'est pas un personnage. Tout est acteur, sur scène et dans le public. La compagnie Stan en est un exemple. Cela a beaucoup évolué dans les années 90. Comment gérer l'autre culture ?

Il y a un autre travail que le socio-culturel : le socio-artistique. Les artistes peuvent contribuer au maillage social. C'est maintenant reconnu officiellement en Flandre (Mia Grijp, par exemple).

**Michel Vallet, Casa musicale, Perpignan**

Dans notre projet, il s'agit d'utiliser l'instrument pour la rencontre, car chaque culture a sa musique et ses instruments. Perpignan a une communauté gitane sédentaire de 7000 habitants, un rapport très intense avec le Maghreb (pieds noirs, immigrés, harkis), une forte immigration espagnole, une forte identité catalane. C'est une ville particulièrement multiculturelle. En 95 la ville manque de passer au FN. Se produit alors un sursaut de l'État : nombre de projets vont voir le jour, des projets pilotes de quartiers, avec de l'argent culturel. La Casa musicale naît avec Guy Bertrand qui travaille avec la population gitane. J'arrive en 96 et élargit la Casa à toute la population. La Casa est située en Centre ville, qui comporte 3 quartiers difficile : Gitans, Catalans, communauté maghrébine. En mai, des événements violents ont eu lieu, présentés comme interethniques, mais sans doute précurseurs de ce qu'on connaît aujourd'hui un peu partout.

Notre projet se base sur une pratique musicale amateur et un public habituellement non institutionnel. C'est un lieu intermédiaire : entre la culture savante et la socio-culture, entre les politiques et les quartiers, pour résoudre les conflits entre des logiques de cultures populaires et de cultures savantes. Il y a une mixité sociale des publics. Les communautés doivent se « réapproprier les quartiers ». D'ici un an et demie, nous allons doubler notre surface d'activité. Nous avons un studio d'enregistrement depuis 4 ans, et une salle de spectacle polyvalente.

Voici nos principales activités :

- Ateliers de pratiques artistiques (110 h par semaine, 800 inscrits) : danse flamenco, danse hip hop, rap, percu africaine, guitare, acapuera, etc. À l'extérieur de la Casa : 20 h sur les quartiers et 20 h sur le département..
- Atelier de pratiques croisées : rajouter du frottement entre tous les arts. Le projet doit accueillir des artistes (plasticiens) de renommée pour redoubler le frottement.
- Résidences pédagogiques : 1 ou 2 artistes par an sur chaque atelier.
- Résidences de création.
- 2 festivals : Ida y vuelta (3000 personnes par soirée) ; Festival Block party, danse hip hop.

Le lieu est très ouvert aux équipes amateurs et autres. Le choix se fait au feeling. Il y a beaucoup d'ambiance et 200 personnes par soir dans le lieu, avec une mixité tout azimut : âge, sexe, origines sociales ou culturelles.

Parmi nos initiatives, un « Commando rituel urbain » faisait de la musique avec des petites mailloches sur le mobilier urbain ; avec Pierre Sauvageot, : un concert de public a été organisé et 3000 petits sifflets distribués au public.

Nous n'organisons pas les rencontres mais le côtoiement. Entre musiciens, les choses fonctionnent bien dans le mixte. Il est important que l'équipe soit mixte aussi (gitans, arabes, français « de souche »). Les émeutes de mai ont viré parfois à l'affrontement intercommunautaire. Mais elles ont été très mal analysées, elles reflétaient un profond malaise. La Casa a pris ces événements de plein fouet. Nous avons protégé notre concierge gitan. La casa elle-même n'a pas été touchée. Les uns et les autres ont pris des nouvelles des autres. Sarkozy a voulu venir présenter son plan chez nous. Nous y avons échappé. Il est venu à l'Arsenal dans le cadre municipal, et nous étions là comme les autres associations.

**Willy Thomas, Dito Dito, Bruxelles**

La compagnie existe depuis 84. Elle faisait partie d'un mouvement de personnes qui recherchaient une autonomie. Cela s'est fait dans la marge des Centres culturels, qui détenaient le monopole du théâtre.

Au début 90, il y a eu un tournant radical, à cause de la montée de l'extrême droite (le VLAM), et des risques d'alimenter un racisme rampant.

Nous sommes une compagnie néerlandophone à Bruxelles. Nous faisons des tournées en Flandre et aux Pays-Bas. Comment une politique rend-elle possible le fait qu'on va se replier et se contenter de son public ? Les communautés francophone et néerlandophone sont très séparées. Nous avons donc décidé de faire des traductions, de jouer dans les deux langues.. On a décidé de s'adresser à tous. (« Art global »). Nous sommes allés visiter les maisons de quartiers. Nous avons commencé par les ateliers, avec un profil très bas au départ. Deux axes se développaient : l'autonomie de l'acteur, et avec le public. Nous avons décidé de mettre au jour le travail que nous faisons avec l'autre culture. Une première représentation a eu lieu avec des femmes amateurs, qui a ensuite évolué dans les circuits professionnels. Ce fut un combat, y compris avec les critiques de la presse. À Bruxelles certaines cultures ne pouvaient pas se rendre visible.

Dito Dito s'arrêtera à la fin 2005. C'est une fin heureuse puisque cette compagnie fera partie du KVS, le théâtre royal. C'est une première : une équipe de 10 personnes, de structure horizontale, qui va soutenir le contexte. Nous veillerons à ce qu'il y ait une mixité. Il y a vraiment des choses qui bougent

### **Josiane Passalègue, ASSFAM, Villefranche sur Saône**

À Villefranche sur Saône, il y a une population immigrée de 6500 personnes, à majorité turque

Camille Lacoste-Dujardin écrit : « Il se passe des choses insoupçonnées dans les villes françaises aujourd'hui » (Préface à l'ouvrage Un week-end chez l'autre)

À l'association Service social familial migrant en 1995, l'arrivée du Contrat de ville bouscule nos pratiques, positivement.

On travaillait avant dans les Maisons de quartier avec des femmes de l'immigration à des actions d'alphabétisation. Nous sommes invités à travailler sur toute la ville, dans un but de mixité sociale. C'est le « Groupe inter quartier » : une quarantaine de femmes, toutes origines confondues, de tous âges, de tout niveau, travaillent ensemble sur le langage. Pour fêter la journée de la femme, elles se mettent en scène, pour parler aux autres, avec des textes d'auteurs des pays d'origine, des chants pour les analphabètes, etc. Et elles se produisent dans l'auditorium de Villefranche, devant un public nombreux et mixte. De là ces femmes se sont « mises en route », par la libération de leur parole.

« Mémoires et langage », puis « Avant l'oubli » en 99 se sont inscrits dans le contrat de ville. Les femmes ne pouvaient pas encore exprimer ce qu'elles avaient à dire. Après débat, elles ont arrêté quatre thématiques, qui ont construit une démarche) :

- Les couffins du marché (les problèmes des rituels de la nourriture pour les jeunes), avec des micro-projets, par exemple « L'Aïd au MacDo ». Cela nous a permis d'entrer en contact avec les autres structures associatives.
- Histoire et histoires de vie (les héritages).
- Thématique traverse : « Entre-deux »
- Les lieux d'habitation : comment le chez soi imprègne les thématiques identitaires

Les divers micro-projets entraînent des contacts divers : par exemple, pour un micro-projet, « Les objets ont une histoire », nous sommes allées à l'éco-musée. Nous sommes aussi allées au cinéma ensemble. Le noyau était d'une quinzaine de femmes.

Des artistes sont venus à nous. Une photographe, par exemple : cela a abouti au travail « Le cercle des femmes ». 7 mètres d'un tissu rouge passait de femmes en femmes dans lequel elles s'enroulaient, nues. Les photos ont été exposées en pied à l'Orangerie !

Pour le livre, Un week-end chez l'autre, ont participé 7 femmes.

L'idée d'un livre, c'était un rêve (tout ce que l'on dit, il faudrait que ce soit noté et transmis à nos enfants). Nous avons réfléchi à un concept d'écriture : 7 femmes et 7 artistes (6 écrivains, un photographe), et chaque femme reçoit chez elle un écrivain et va chez les autres. Chaque week-end donne lieu à l'écriture d'une nouvelle (l'une d'elles est photographique).

### **Mia Gripj, Sering, Anvers**

« Sering » signifie en français « Lilas ». Nous avons débuté en 96 dans un quartier « noir » d'Anvers. Très difficile au début. Maintenant nous sommes acceptés dans les milieux des arts de la scène. Le plus jeune acteur a 5 ans, le plus âgé 85. Plusieurs groupes sociaux sont concernés : pauvres, sans domicile, malades. On essaie de résoudre des problèmes en sortant des groupes cibles. Pour nous, il n'y a plus « les Marocains », « les SDF », etc. Mais, du coup, il est très difficile de se défendre politiquement. Si on mélange les groupes, on ne peut « vendre » son produit. La mixité désarme. Je suis un peu fatiguée.

### **Fernanda Leitè, Centre culturel œcuménique de Villeurbanne**

Comment provoquer la rencontre des cultures par des projets artistiques forts ?

250 associations de l'agglomération lyonnaises sont regroupées au CCO, très diverses (cultures, droits de l'homme, etc.). Mais les gens ne se rencontrent pas pour autant. Comment à partir de cette force dans la maison, se donner un objet commun via l'art ?

Le contexte de mondialisation est objet de réflexion majeur. Dans quel mesure les cultures traditionnelles minoritaires ont-elles une possibilité, dans ce contexte, pour exister dans le monde ? Un CD sur les Pygmées acheté à la FNAC satisfait pour moi un besoin d'exotisme mais cette consommation de la diversité culturelle ne dépasse pas la fragilisation et le risque de disparition de ces cultures. Pour entrer dans l'espace public la culture doit être acteur, ne pas se déconnecter de son sujet. Le rapport au temps m'interpelle. Peu m'importe d'où viennent les gens, ce qui compte c'est le présent. Mais, dans la mondialisation et la culture Internet, le temps présent s'est développé à tel point qu'il écrase la temporalité (passé/futur), sans traitement, hypertrophie le temps présent qui renvoie à une éternité. L'avenir fait peur, nos sociétés ne peuvent nous promettre le progrès. On court-circuite le passé, la mémoire. Le présent est coupé du passé et nous noie. Les cultures traditionnelles, qui n'ont pas le pouvoir, se renvoient au passé comme un futur idéalisé. Il s'ensuit une tentative d'enfermement de ces cultures dans du passéisme idéalisé, pour se rassurer devant cette incapacité à mobiliser ce que nous sommes dans le monde actuel avec toutes nos dimensions. Comment faire autrement ?

Sous l'écrasement des États nations et dans un espace de flux, comment recréer un espace public fertile où s'échange autre chose que des flux financiers et de transport ?

Au CCO, tout le monde est chez lui. Les gens concrets sont là, en dehors de tous les compartimentages et étiquettes. On a voulu bannir un catalogue de spectacles à consommer. On a construit notre action culturelle en 2 axes :

- Permanences artistiques

- Accompagnement des jeunes artistes des cultures du monde et des mouvances urbaines. C'est un lieu de contact, un lieu intermédiaire. Les résidences d'artistes sont à partager avec un public. L'art retravaille avec les 3 dimensions du temps, par un imaginaire à partager. Il essaie de créer de nouveaux possibles.

Actuellement « La ville rêvée », avec la compagnie « 98 sans plomb », travaille à récolter la mémoire et les rêves, par des balades urbaines, des enquêtes, des ateliers, des concertations. L'écriture sur la ville rêvée se fait sur divers supports. Il s'agit de raconter l'histoire des différents lieux : légende partagée, cartographie sensible, et de faire exister de manière éphémère ce résultat.

Un « crieur public » dépose des boîtes aux lettres dans tous les quartiers pour recueillir les mots des uns et les autres dans tous les lieux. Il relève ses boîtes, et lit le tout devant des publics, dans l'espace public ou autour d'apéros ou de soupes partagées.

#### **Débat :**

Q : (Giovani Magnano) : La séparation physique est la mère de la discrimination sociale. Des expériences métisses de mixité doivent aussi regarder en avant et en arrière. Trouver des solutions territoriales aussi par la disparité et le mélange.

R : (Willy Thomas) Le temps est perçu comme un anachronisme. On vit plusieurs époques en même temps. Des lieux divers aussi. Les partis d'extrême-droite eux se ferment. Dans notre philosophie, la rencontre est seulement un désir et un cheminement. L'État canalise le temps et les rencontres et les fige. L'utopie de l'extrême-droite est un « monde homogène ».

Q : (Marie Virolle) L'espace-temps de la création est un autre temps : de cheminement, de retombées, de rencontres, de hasard, de liberté (exemple de Kérosène, la pièce de Nedjma Hadj de Dito Dito qui a cheminé de Bruxelles à Alger, en passant par Paris et par un livre).

R : (Fernanda Leïte) Les expérimentations que nous faisons et qui sont fortes, il faut les « documenter », les ancrer dans la mémoire collective. On a rencontré les Kurdes du bateau échoué, et on a partagé d'autres images de cet événement mais seules les images des médias et du bateau échoué sont restées. Comment faire rester nos images ?

R : (Bruno Verbergt) On ne changera pas le monde mais cela est utile. Ici, d'une certaine façon, on fait de l'activisme. Il ne faut pas se laisser dicter nos lignes d'action par les institutions, ne pas se laisser enfermer dans des cocons ou des carcans. Soyons naturels pour dire : il est naturel que nous soyons des voisins. Faire naturellement.

#### **11h45 PRÉSENTATION DU PROJET « WELKOM, BIENVENUE, WELCOME... »**

En vidéo, par l'ASBL Morguen, en collaboration avec le comité de quartier Euroteam : Marc Schepers, Phil Wauters, Mohammed Kourich, Benedict Mayuku

**Marc Schepers :** C'est une avant-première. Le film est sur le symbole de la collecte des immondices et des quartiers propres

#### **Débat :**

Q : Je vous ai rencontrés au milieu des immeubles dans la Galerie des Fenêtres, ouverte 24h sur 24h. C'est important que l'environnement soit plus propre. Mais il faut certainement couper beaucoup de ces séquences pour mettre mieux en valeur votre travail artistique avec les habitants

R : (Marc) L'élément artistique permet de traduire le ressenti des habitants. Nous avons filmé des artistes au moment même où ils étaient en train de filmer.

R (Phil) : Entre temps des caméras ont été fixées dans ce bloc Chicago et les ordures déposées sont moins nombreuses.

Q : Je connais bien ces questions de l'environnement. Les thèmes centraux de ces projets évoluent. Ensuite, les gens peuvent profiter du résultat. Ils ont aussi l'impression qu'on va mieux les écouter, et les prendre au sérieux. Il faut que la ville soit partie prenante, ainsi que la police, etc. J'ai constaté qu'il y a des changements au niveau des autorités. Car l'artiste n'est pas celui qui peut récolter les immondices...

Q : Est-ce qu'il y aura une suite, pour essayer de reprendre en main cet espace de vie ?

R : Nous sommes en discussion avec l'accompagnement social du quartier Europark pour la projection du film aux habitants du quartier.

**14h30**

## **CULTURE ET RE-CRÉATION**

**Modérateur : Claude Renard**

En 12 ans de politique de la ville, j'ai changé 10 fois de Ministre ! Un message que j'ai fait passer sur cet aspect culturel de la politique de la ville : c'est un questionnement permanent sur tous les aspects de la vie, ce sont les gens de terrain et non pas les politiques qui la font. Ce n'est pas du vide qu'il faut combler, c'est de l'énergie et de la compétence à qui il faut donner des moyens. Les gens doivent prendre en main la maîtrise d'ouvrage. Il faut leur donner les leviers (et pas seulement la maîtrise

d'usage). Au-delà des financements, il s'agit de trouver la place dans la gouvernance urbaine de ce pays. Dans la re-création, ce sont des démarches : le processus de l'œuvre est aussi essentiel que le produit. Cela permet de dévoiler et de démystifier ce qu'est créer. « A l'aurore armés d'ardente patiente, nous entrerons dans les splendides villes » (Rimbaud). Dans la brèche ouverte il faut créer du présent.

### **Alain Lapiower, Fondation Jacques Gueux, Bruxelles**

Il s'agit d'une association d'éducation permanente centrée sur une re-création à partir des cultures urbaines et des cultures populaires. Elle mène une réflexion sur le travail de l'art dans la société et l'émancipation sociale.

La structure va changer de nom (J. Gueux était un chansonnier du début de siècle, où la classe ouvrière était importante). On va devenir « Les arts urbains », et nous continuerons à susciter l'expression artistique en milieu populaire. Les cultures urbaines ne sont peut-être qu'un moment des cultures populaires. Nous ne sommes pas centrés sur un lieu, et avons une vocation nomade. On travaille avec des partenaires différents. Un des enjeux en matière de culture urbaine est de quitter le quartier, de ne pas s'enfoncer dedans mais de s'ouvrir vers le vaste monde. Rencontrer est un enjeu social autant que territorial. Nous avons fait des accompagnements d'artiste, des Festivals, des productions quand on en a eu les moyens, de la formation, des interventions dans les quartiers. Nous publions une revue : « Rue des usines ». Les cultures urbaines sont nées dans les quartiers de relégations, à partir de la situation d'exclusion. De la violence, de l'humiliation, de la misère sont nés de l'art, de la création, de la beauté, des langages, etc. Cela nous apprend comment naissent les cultures. Les cultures ont des racines et elles plongent dans des mouvements sociaux, dans des révoltes (USA). Même s'il y a des difficultés pour identifier des racines historiques, il y a un besoin de s'enraciner dans l'histoire. Par exemple, pour les jeunes qui font du Hip hop : redécouvrir leur propre histoire de 30 ans et de découvrir d'où cela vient (funk rythm and blues, etc.).

Il est nécessaire de rétablir un équilibre par rapport à la démocratie d'accès à la culture. Ce n'est pas forcément ethnique, c'est plutôt par rapport aux injustices et inégalités sociales. Mais souvent ça se recoupe. Il y a de grandes difficultés dans le travail que nous faisons avec des publics marqués par la situation de difficulté sociale. Cette dureté rejaillit sur nous. Et avec la sphère culturelle institutionnelle, au sens large, il y a parfois de l'incompréhension. Nous sommes en position de médiation culturelle : la création artistique est une voie privilégiée pour rétablir un équilibre et une certaine justice, rétablir des connexions. Les centres culturels, les théâtres, etc. sont pour beaucoup persuadés de la démocratie culturelle, de l'ouverture, mais ce qui est fait dans la réalité est exactement l'inverse. Notre conclusion est qu'il y a une grande frilosité, de grandes peurs par rapport à l'irruption du peuple dans les lieux de culture. Dans le cahier des charges est inscrit qu'ils doivent faire des choses avec des quartiers ou des lieux populaires et ils ne le font pas.

Quant aux acteurs eux-mêmes (artistes venant des milieux populaires, courant hip-hop par exemple), ce n'est pas simple : par l'héritage socio-culturel, il y a de grandes difficultés de structuration (RV, agenda, etc.). Un aspect plus mystérieux héritage du milieu social est le code d'accès en direction des milieux professionnels artistiques, et le défaut de cette langue barre le passage à ces artistes. Leur comportement n'est pas plus bohème que dans le Rock, mais à eux on ne le pardonne pas. On touche très vite à des questions sociales. Et puis c'est problématique de devenir artiste dans un milieu social et familial où l'art n'est pas valorisé ni même approuvé. Les jeunes ne disent pas à leurs parents qu'ils se livrent à des activités artistiques, par exemple. Tout ça nécessite un accompagnement de proximité, les personnes doivent être formées à cela, et il y faut une grande patience, une grande souplesse. Il y a une véritable volonté de création et de prise de parole. Cela a pu être mal pris. Il y a une volonté de parole, à la place de poser des actes qui posent problème. Il faut saisir cette chance.

**Commentaire** (Claude Renard) : La re-création, ce n'est pas magique, c'est difficile et demande de prendre des responsabilités.

### **Ulrich Glaess, International Munich Art Lab, Munich**

Projet artistique (opéra), auprès de jeunes en réinsertion.

On peut raconter nous aussi des difficultés de travail avec des ados. Ces jeunes se trouvent pourtant en situation de « monoculture ». Nous avons commencé le travail il y a 15 ans avec des cours dans différents domaines (photo, sculpture, etc.). Il y a 10 ans une association a été créée : Contrapunkt, avec des artistes des Beaux-Arts. Ce projet a pour base des gens qui ont envie de créer dans un dialogue avec des artistes. Les artistes aident, guident, mais ne dirigent pas. Les jeunes prennent leur propre pouvoir. On peut les amener vers des milieux professionnels. Ce sont des jeunes sans travail, qui ont quitté l'école. Ils découvrent leurs possibilités et leurs idées, d'où un travail social et d'accompagnement pour trouver du travail. (5% continuent dans le travail artistique).

Le projet « Hip hop opéra » a été joué en Allemagne, à New-York, en Italie (Ulrich passe un extrait : « Le combat des sorcières »).

Il y a beaucoup de filles (64%) dans le projet, 53% d'origine migrante. Ces jeunes deviennent plus aptes à se battre dans la société. Mais on fait un suivi après pour aider à changer les conditions de vie individuelles. Ils ont besoin de rencontre avec des adultes, qui deviennent référents ou repères.

### **Jean Djemad, Compagnie Black, Blanc Beur, Paris**

[Claude Renard : ils ont été pionniers dans le domaine du droit à la parole multiculturelle. Les nouveaux territoires de l'art essaient d'interpeller les politiques traditionnelles, de casser les pratiques et les frontières territoriales. Ce sont des actions continues qui interpellent les transformations sociales et urbaines.]

Black, Blanc, Beur, a été fondée il y a une vingtaine d'années et sa démarche a été politique d'emblée.

La notion d'accident est importante : je fais des études de médecine, je veux sauver le monde. Je suis confronté à des problèmes dans ma cité. Je finis médecine. Je ne veux pas faire le médecin. Il faut que je fasse bouger des choses pour moi-même, et pour les autres. Je joue de la guitare amateur dans les bals, pour me faire des sous. Je réfléchis à l'art, à la culture. Le geste artistique est la particule élémentaire de la transformation. Le référencement advient ensuite, parfois assez longtemps après. BBB est né d'un accident : 400 000 F disponibles dans le Fonds d'action culturelle. C'est alors l'expérimentation et la liberté (la possibilité de faire ce qu'on n'attend pas de moi). « Nous ne voulons être ni misérables, ni exotiques ». On veut conserver l'idée de l'expérimentation de la liberté. Il faut faire confiance aux associations, mais les institutionnels sont le plus souvent juges et partis.

Nous sommes membre d'un groupement : « Autre part », des gens engagés dans l'action transformatrice. Ce qui est politique c'est de mettre en place un certain nombre d'émotions pour qu'il y ait un questionnement. La réponse est souvent moins intéressante que le questionnement. En ce qui concerne les artistes, il faut faire la différence entre travail et emploi. Moi, je fais un travail. L'art n'est pas évalué dans la Politique de la Ville et la plupart des actions ne sont pas de l'art. Les animateurs souvent deviennent des artistes mais ils n'en sont pas !

### **Mohand Haddar, New Bled Vibrations, Paris**

New Bled Vibrations a été fondé en 1998. Loin du folklore, il s'agissait d'ouvrir la scène aux 2ème et 3ème générations. Déjà d'emblée nous étions dans le multiculturel. C'est un projet nomade, une structure regroupant des activités d'organisation de soirées et de festivals, de regroupements et de placements d'artistes, un peu sur le modèle de l'Asian wave (la vague asiatique), à Londres, pour les jeunes issus de l'immigration.

L'image devait être changée : les tracts étaient moches, avec des photos d'artistes genre photos d'identité). Nous avons fait une recherche d'image : 504, avion d'Air Algérie, file d'attente aéroport. Nous avons réalisé des affiches, clips, montages, etc. C'était de l'humour, sur d'où l'on vient.

L'aspect musical visait à encourager des musiques urbaines métissées. L'approche commerciale : maison de disques qui popularisent auprès de grands publics, n'est pas pérenne. Les artistes se retrouvent sur le bas-côté. Nous avons eu une autre approche, « naturelle » : par la double culture, en mêlant musiques d'origine et musiques modernes. La première barrière, c'est l'intégration à la française, qui ne favorise pas a priori l'expression musicale métissée. Mais il y avait des précédents : Cheb Mami représente la France au Madison square Garden pour le 14 juillet. Le bureau Export de la musique française favorise les musiques urbaines métissées, qui n'ont rien de français dans leur expression, de même que les CCF.

Il y a donc un paradoxe. Concernant ces musiques, les disquaires nous somment de faire un choix (Raï, hip-hop, Rap ?) Pas de bacs pour elles. idem pour l'inscription au printemps de Bourges par exemple. Le choix c'est : World, hip-hop, électro. Les publics ? Les jeunes Beurs ont d'abord vécu honteusement leur culture d'origine pour s'intégrer. Puis le succès du Raï a valorisé la culture d'origine. Des choses bonnes à y prendre mais il permet trop le repli identitaire, les récupérations religieuses. Des Beurs sont venus nous voir pour nous demander des cultures « pures ». Mais globalement la plupart des jeunes aiment notre approche : musiques urbaines métissées..

### **Georges Cyprien, slameur, Sarcelles**

Poète, écrivain, responsable associatif.

« L'homme doit s'assumer là où l'histoire le jette » (auteur antillais).

Il faudrait passer de la Vème à la VIème République au niveau des Droits.

J'ai 35 ans. Mon grand-père vint des Antilles après les 30 glorieuses. J'ai du sang noir, indien et hollandais. Après Vitry-le-François, Sarcelles : cité dortoir de 53 000 habitants, 91 ethnies, c'est un laboratoire social. On s'y côtoyait bien avant l'arrivée du communautarisme. Mon père était ouvrier à la chaîne. J'ai été un peu un enfant loup assez libre, mais aussi j'ai beaucoup lu. J'ai grandi dans la foulée de Passy et Dja (les vêtements). Eux voulaient être des Bill Gates de Cités, pas moi. J'ai voulu m'engager pour la jeunesse. Je suis devenu travailleur social. En 96, mon frère est mort du sida, j'ai quitté ma ville pour me retrouver seul, prendre du recul avec mon passé et faire de l'introspection. À l'âge de 27 ans, un soir, où j'avais une insomnie, les poèmes ont commencé à venir. J'ai voulu partager ma création. Le Rap ne me plaisait pas car il me paraissait dénaturé. J'ai découvert le Slam par le biais du film de Matc Levin (avec l'acteur Saul Williams). Lors de mon dernier voyage aux Antilles, j'ai appris que mes parents écrivaient de la poésie...

Le Slam est un mélange de Rap, de théâtre et de poésie. « On naît poète, on devient orateur » disait Cicéron. Dans le Slam, on est un poète citoyen. Ce genre est né aux US (Marx Smith) pour « décoloniser la poésie » et communiquer l'idée de responsabilité au public. Car il y a un important échange artiste/public. Le slaming, c'est la poésie contre les conventions. Des combats poétiques se déroulaient sur des rings de boxe. Pour moi, le slam est un héritier direct des pratiques littéraires orales qui ont aujourd'hui disparu, c'est vraiment une re-création. N'importe qui peut écrire un texte et venir le partager sur scène, La voix et la mise en scène sont aussi importantes. Les thématiques sont politiques, sociales, quotidiennes, etc.

Mon association s'appelle « Poésie urbaine ».

« L'étincelle scelle (c'est) le teint de l'être » est le slogan de l'association.

Dans le Slam l'être est aussi important que la lettre.

Georges nous slame deux textes : « Les Sous-œuvres » et « La voix des mille lieux ».

## Débat

Intervention : (Claude Renard) Il faut trouver des nouveaux temps et des nouveaux espaces de la production, voilà les nouveaux territoires de l'art Un ouvrage qui porte ce titre vient de sortir, sous le label de l'Institut des Villes, c'est une veille pour demain, une brèche dans le temps où le présent advient. Moment poétique et politique, saisissons-en-nous.

Intervention : (Salah Mokrane) En France on est sous état d'urgence, [Il fait lecture d'un alinéa de la loi : sur le contrôle des livres, des films et des pièces de théâtre.]

I : (Marie Virolle) : À Vallauris, les structures concernées par le Contrat de ville ont été convoquées au Service Politique de la ville pour s'entendre dire en substance deux choses : « Vous allez récupérer vos crédits » et «La ville est sous couvre-feu pendant 12 jours ». C'est cela notre réalité du moment. Je vous la laisse méditer.

---

## CONCLUSION

### **Abdelaziz Sarrokh, Directeur artistique de « Hush Hush Hush », Anvers**

Hush hush hush a démarré en 96 pour faire rencontrer différentes cultures. Le hip-hop était alors devenu très connu. J'étais dans une autre compagnie qui faisait de la danse contemporaine et j'ai souhaité mélanger les deux genres, pour que la rue monte sur scène.

Il est difficile de résumer ces deux journées. Je ferai donc seulement quelques remarques.

Ce qui m'a frappé c'est que beaucoup de personnes agissent, et ce dans la diversité. Chacun essaie d'arriver au même objectif, chacun à sa manière, plus ou moins professionnelle. J'ai remarqué que lorsque les partis d'extrême-droite se réveillent, les partis politiques classiques nous demandent de faire des choses. C'est déplorable que les politiques ne réfléchissent que sous la pression. Pourtant, les allochtones et les immigrés sont là depuis 40 ou 50 ans en Belgique... Travailler sur le terrain et se confronter à la réalité de la diversité est dur. Les gens démarrent avec beaucoup de courage, beaucoup de promesses sont faites et une très petite minorité seulement peut profiter des résultats. Passer le seuil de l'accessibilité à l'art est très difficile pour ces jeunes. Et il y a beaucoup d'énergie perdue. Souvent on commence à un niveau très bas et seule une petite minorité peut utiliser les trajectoires. Les jeunes en ont marre des promesses. Nous, nous pouvons quand même faire quelque chose pour eux en les faisant participer. C'est à eux ensuite de voir comment ils peuvent trouver leur voie. Mais beaucoup de jeunes en savent peu sur ces projets. Les intellectuels et les jeunes ne trouvent pas toujours le lien. On se demande comment on peut rassembler les différentes cultures, et moi je me pose la question : dans quelle mesure peut-on continuer à penser avec des cases ? Il est difficile pour les jeunes de participer quand on pense en termes de cases. Ce que nous faisons dans le secteur social et les problèmes qui s'y sont posés risquent d'être transposés au secteur artistique. Les « assistants artistiques » vont-ils remplacer les assistants sociaux ?! Il semble que les politiques veuillent cela... Je soutiens néanmoins la démarche. Les résultats demanderont des efforts de longues années.

### **Jean Hurstel, Président de Banlieues d'Europe**

Si vous croyez qu'on peut conclure cette réunion... c'est impossible ! Je donnerai juste une perception. Je pense que ces deux jours ont été complètement surplombés par l'actualité la plus brûlante en France, même si nous avons tenu ce débat en Belgique. Peut-être la situation est-elle la même partout en Europe ? Faillite des modèles républicains et des modèles d'intégration. Nous sommes en pleine crise (krisis en grec : l'heure du choix), à un tournant. J'ai écouté l'émission de télévision avec Sarkozy il y a deux jours et cette situation me rappelle la situation de Weimar où un tyran est arrivé au pouvoir avec 33% de voix. La gauche se divisait, il suffisait d'une provocation, et ce fut l'incendie du Reichstag. Les propos tenus par Sarkozy sont uniques en leur genre ! La discrimination est très très grave en France. La mondialisation, c'est aussi ça la crise : chômage, pauvreté uniformisation de la consommation culturelle. Une lame de fond économique broie tout sur son passage, soutenue par les médias et leurs manipulations.

Nous avons montré pendant ces deux jours que nous sommes très en avance sur la réflexion politique. Les artistes et les habitants peuvent se mettre ensemble. Appartenir à une société et à un territoire passe par la culture, par l'imagination. L'imagination au pouvoir, c'est ce qui redonne dignité à tous les êtres humains. Avec nos faibles ressources, nous avons pu montrer qu'un autre monde est possible. Et une société avance avec ces petits pas. Un système démocratique est participatif. Une démocratie participative est la seule réponse à l'uniformisation du monde. Nous avons pu nous rendre compte que des initiatives très nombreuses étaient prises en Europe, depuis l'individu (slameur) jusqu'au groupe de 50 ou même à une ville (Turin). Mais sachons que la situation va empirer et que si nous ne résistons pas très fort nous serons balayés.